

Fukushima Paradise

Pour une critique radicale
du nucléaire
(2005-2011)

LA CANAILLE / MUTINES SÉDITIONS



La Canaille
edcanaille@riseup.net



Mutines Séditions
c/o Bibliothèque Libertad
19, rue Burnouf
75 019 Paris
<http://mutineseditions.free.fr>
mutineseditions@riseup.net

© NO COPYRIGHT
Aucun droit, aucun devoir

Janvier 2012

Retours d'expériences...

11 mars 2011. Jour funeste d'une énième catastrophe nucléaire. On ergote en plus haut lieu pour savoir à quelle échelle classer l'accident. Il faudra plusieurs jours pour que ces froids statisticiens de la mort durable admettent, du bout des lèvres, que l'horreur a atteint les niveaux de Tchernobyl.

Et après ?

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la situation de la centrale de Fukushima est toujours incertaine. L'ampleur de la catastrophe pourrait encore empirer. A titre d'exemple, les différents corium (cette masse d'éléments combinés en fusion) sont loin d'être stabilisés, et ont pu non seulement percer la coque en acier des cuves des réacteurs et leurs dalles de béton, mais aussi produire d'énormes explosions. Contrairement à ce qui est parfois avancé, le pouvoir n'offre qu'une apparence de transparence, distillant quelques infos de-ci de-là, tandis que l'essentiel continue de nous échapper.

Enfin, même si des Etats comme l'Allemagne et la Suisse en ont profité pour annoncer leur sortie très progressive de la production d'électricité d'origine nucléaire, ou que l'Italie

a annoncé le gel de son programme de construction de centrales nucléaires, cela n'écarte pas le danger. La radioactivité ne s'arrête bien sûr pas aux frontières, et vu que la plupart des Etats n'ont pas mis fin à leurs activités nucléaires (au contraire, cette nuisance est en expansion partout dans le monde), on peut dire que Fukushima n'a presque rien changé à ce niveau-là : six mois plus tard, les programmes civils, militaires ou scientifiques sont presque tous maintenus. Vaille que vaille, coûte que coûte. Si Fukushima a frappé beaucoup de monde, l'arrêt immédiat de tout le nucléaire n'est manifestement pas à l'ordre du jour.

En ce sens, depuis le 11 mars, nous ne sommes pas entrés dans une nouvelle ère. Nul basculement, nul point à partir duquel on peut se dire que ce n'est plus comme avant.

On pourrait se demander ce qu'on attend, puisque *l'après*, on peut déjà l'imaginer. On ne peut plus se réfugier derrière un manque d'informations. Qui veut se renseigner a par exemple facilement accès aux conséquences de Tchernobyl sur la vie et la santé des populations. On ne peut pas non plus se réfugier derrière un manque de recul. Les vingt-cinq ans qui nous séparent de cet accident laissent entrevoir le cauchemar que vont endurer dans leur chair les habitants du Japon (et beaucoup d'autres). A des milliers de kilomètres à la ronde, la contamination progresse en effet par « taches ». La radioactivité s'installe dans les terres, les cours d'eau, les forêts pour plusieurs siècles. Jusqu'à 200 km de la centrale de Tchernobyl, on trouve des régions très empoisonnées par les éléments chimiques les plus lourds, tandis que les particules les plus légères ont formé un nuage qui s'est propagé sur les trois quarts de

l'Europe. Pour les régions les plus contaminées de Biélorussie, d'Ukraine et de Russie, quand ils arrivent à terme, 80% d'enfants naissent aujourd'hui malades selon les comptes macabres, avec des pathologies lourdes telles que leucémies, altérations du système immunitaire, problèmes de thyroïde, de cataractes, de mutations génétiques, de malformations congénitales et du système nerveux, etc. En grandissant, les cellules atteintes se multipliant plus vite, ils développeront, s'ils ne les ont pas déjà, cancers du poumon, du colon, de la vessie, du rein, de la thyroïde, du sein, maladies du cœur et des vaisseaux, maladies du foie, des reins, altérations du système immunitaire, etc. On sait que ce qui vient d'advenir au Japon est une catastrophe au temps long, très long, dont on ne connaît pas la fin à l'échelle humaine. On sait aussi que ses conséquences sont dans une large mesure invisibles aujourd'hui, mais qu'elles vont drainer pendant longtemps un nombre infini de maux. Dans le cas de Fukushima, il faut en plus ajouter aux rejets dans l'atmosphère un élément inédit, les dizaines de milliers de tonnes d'eau radioactive déversées dans l'océan pacifique. On peut s'attendre à une contamination de la faune et de la flore marines dans des proportions encore inconnues. Avec ce nouvel accident majeur, les autorités n'ont donc pas fini d'accumuler les morts...

En termes de radioactivité, il faut dire que ces dernières n'ont jamais été très loquaces sur les cadavres qu'elles cachent dans leurs placards. Un scandale perce de temps en temps, mais il est toujours traité comme un épiphénomène ou un accident exceptionnel. Des informations peuvent sortir sur les problèmes de quelques militaires irradiés dans les années 60 –mercenaires d'Etat que nous ne

pleurerons pas–, tout en dédaignant le sort des populations soumises aux essais nucléaires aériens à plus d’un endroit de la planète, du Sahara à l’Arctique. Sans parler de tout ceux qui sont depuis deux décennies frappés par les bombardements à l’uranium appauvri lors de guerres propres et démocratiques. Plus près d’ici, on pourrait encore évoquer les dizaines de milliers de personnes qui ont subi d’importantes surdoses lors de radiothérapies et radiographies, ce qui n’a cependant pas conduit à mettre en question l’usage du nucléaire dans la médecine moderne...

Même sans Fukushima ou Tchernobyl, à bien des égards, nous sommes déjà dans une catastrophe permanente. Une catastrophe quotidienne et routinière. Celle que les gens crevant à petit feu subissent aux abords des installations nucléaires (et tout le monde en France habite à moins de 200 km d’une telle installation), celle aussi que connaissent les travailleurs du nucléaire, ou les habitants de régions contaminées par les « incidents » réguliers et les tonnes de déchets qui s’accumulent. Pourtant, il ne faut pas non plus se leurrer sur l’origine d’un désastre qui n’est pas l’apanage de l’atome. Deux siècles de développement industriel sont parvenus à faire de cette planète une poubelle, que les mesurette des écolos ont uniquement l’intention de ripoliner. Au mieux, elles accompagneront d’une manière plus ambiguë la destruction, le quadrillage et la mise au pas programmée de ce monde. Et même en supposant que les gestionnaires du capitalisme vert parviennent à leurs fins –et qu’une usine d’armement puisse tourner avec de l’énergie éolienne plutôt que nucléaire–, le problème demeurerait évidemment plus fondamental que celui qu’ils posent. Comme le disait il y a quelques années une affiche collée autour d’un projet de lignes à Très Haute Tension (THT),

à quoi servent les besoins dévorants en énergie, sinon à « *l'armée et ses systèmes de surveillance, l'industrie et ses usines de mort jusqu'aux portes de l'Europe, la circulation des marchandises, y compris humaines, et ses TGV, la transmission d'informations et leur vide interactif* » ? Dans ce monde qu'ils bâtissent à leur démesure, le choix n'est certainement pas entre le nucléaire ou la bougie comme ils en ont souvent fait le chantage. Le nucléaire leur appartient déjà, il a été développé pour eux et leurs besoins économiques, militaires et technologiques, tandis que quand leur joujou atomique leur pète entre les mains, c'est aux autres, c'est-à-dire à beaucoup d'entre nous, qu'ils réservent la bougie.

Si dans un premier temps la « catastrophe » fait apparaître l'inanité de ce monde, très vite elle discipline aussi. Elle débouche souvent sur une demande accrue de protection étatique. Le pouvoir français l'a d'ailleurs bien compris lorsqu'il a annoncé, dans les jours qui ont suivi Fukushima, qu'il allait faire vérifier toutes les centrales. La morale de l'histoire est connue d'avance : mis à part quelques aménagements de façade, tout continuera comme avant ¹, de Fessenheim (où se trouve la plus vieille centrale en activité) à Flamanville (où se construit le réacteur de dernière génération).

C'est également là que la critique doit affiner ses armes à plus d'un titre. Elle ne doit pas reculer devant ce qui est une évidence en matière de nucléaire : comment demander à un quelconque Etat, à cette forme autoritaire d'organisation sociale, de mieux gérer son parc nucléaire et de nous protéger de ses risques, alors que c'est elle-même qui a conduit à la mise en place de tout ce merdier ? De la même façon, rien ne sert d'agiter la menace de la « grande catastrophe », au

risque de ne renforcer que la peur et l'impuissance, quand, en regardant les choses en face, on peut constater que le nucléaire fuit de partout. A Fleurus en Belgique comme au Tricastin dans la Drôme, des camarades et des compagnons ont ainsi tenté d'intervenir juste après que le pouvoir a choisi de révéler des fuites radioactives. Ce sont autant de manières d'expérimenter des pistes pratiques permettant de relier le nucléaire au monde qui le produit (chapitre 2).

Un des objectifs de ce recueil est en l'occurrence de sortir d'une conception étriquée du nucléaire qui le restreindrait aux centrales et à une question énergétique, pour tenter d'en analyser tous les ressorts (militaires, scientifiques, etc). En somme, il s'agit de regarder le monstre d'une manière différente : dans un pays tel que la France, où le nucléaire se trouve véritablement au coin de la rue, les possibilités d'intervention sont plus que jamais ouvertes, et n'attendent qu'un peu d'imagination et de bonne volonté pour se transformer en actes (chapitre 3). C'est dans notre vie même, au sein de notre quotidien contaminé, que l'on peut tenter quelque offensive. On pourrait notamment s'intéresser aux usages devenus banals du nucléaire, que l'on songe à l'usage de sources radioactives dans l'industrie et la médecine, ou aux déchets variés qui dorment sous nos pieds et sont aussi régulièrement transportés d'un site à l'autre. Les exemples foisonnent : depuis les légumes irradiés pour qu'ils pourrissent moins vite aux remblais d'infrastructures à base de stériles radioactifs (cours d'écoles, logements, routes, chemins de randonnée, etc.), en passant par la contamination « accidentelle » et pourtant régulière de rouleaux d'acier à l'échelle mondiale, (transformés ensuite par l'industrie en montres, ustensiles de cuisine et autres objets de consommation courante...). En analysant

le nucléaire sous toutes ses facettes, ce sont alors de nombreux domaines de la critique qui s'ouvrent pour qui veut attaquer le monde à sa racine...

Dans le même ordre d'idées, un autre angle d'attaque a également retenu notre attention ici. Il s'agit des débuts de la lutte spécifique menée contre la construction d'une ligne à très haute tension (THT) du côté de la Manche, de l'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne depuis 2003, où le projet d'EDF est de relier le futur EPR de Flamanville au réseau existant. Cette lutte a pu parfois ouvrir des perspectives intéressantes en proposant un terrain décentralisé d'actions (chapitre 4). Si le souffle initial semble à présent être retombé sous le coup des jeux politiques (entre comités, institutions locales, syndicats agricoles, partis politiques) et s'être embourbé dans des médiations juridiques, qui sait pourtant ce qu'il en sera par la suite ? Comme on a pu le voir dans le passé, le dépassement de ces limites pourrait se produire une fois que le chantier de la THT commencera réellement, maintenant que le tracé définitif a été rendu public.

Au-delà de ces quelques suggestions d'intervention avant ou après la construction de ces nuisances, on ne pouvait pas s'arrêter en si bon chemin. Une réflexion supplémentaire s'impose, tant Fukushima ou Tchernobyl ne sont pas des *accidents* de parcours. Pour les autorités, un des enjeux actuels du nucléaire n'est en effet pas uniquement de savoir comment éviter ces catastrophes, mais aussi de mettre en place des dispositifs afin d'expérimenter différentes manières de les gérer socialement, une fois qu'elles se sont produites. C'est pour cela que des experts français et internationaux ont mis en place dès 1996 en Biélorussie des programmes destinés à apprendre aux populations à « vivre

durablement sous contrainte radiologique ». Ils expliquent tranquillement qu'à condition de suivre minutieusement leurs recommandations, il n'est pas si dramatique de vivre dans des régions largement souillées de radioactivité. Là encore, l'Etat prépare cette gestion militarisée de territoires et de populations contaminées, en organisant depuis plusieurs années des exercices de simulation grandeur nature aux abords des installations nucléaires, sur le modèle des simulations d'« attaques terroristes ». Les esprits doivent désormais s'habituer à l'éventualité d'un accident majeur, et plus encore apprendre à obéir en cas de « crise » (chapitre 5).

Enfin, les textes repris dans le dernier chapitre visent à s'interroger sur les enjeux contemporains de la filière nucléaire. Comme souvent en matière d'« innovations », c'est avant tout une histoire militaire qui a conduit au développement de cette technologie mortifère. Après l'expérience des bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, l'industrie a trouvé des débouchés dans la production d'électricité, la recherche, la médecine, l'agro-industrie, etc. Un texte comme *La Java atomique* analyse ce qui se joue dans le nucléaire aujourd'hui –des centrales aux arsenaux militaires en passant par la recherche–, en critiquant les notions de « *démantèlement* » et de « *relance* » du nucléaire. S'il se trouve à la fin de cet ouvrage en guise de conclusion provisoire, c'est parce qu'il prend le temps de questionner les spécificités de cette technologie, tout en développant une perspective qui ne nous écrase pas sous le poids de la domination.

Par sa puissance de destruction et la durée de vie des radionucléides, le nucléaire oblige à changer d'échelle.

On se trouve tous en sursis, avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Du coup, notre appréhension du possible ne peut plus tout à fait être la même. En effet, bien qu'on ignore précisément comment pourra exploser un processus insurrectionnel, on peut par contre déjà identifier certaines des questions auxquelles il sera *immédiatement* confronté ici : comment éviter l'éradication accidentelle de toute vie à brève échéance dans un large périmètre, vu la présence diffuse d'installations nucléaires, dont les réactions en chaîne s'emballent en un rien de temps ? Si des insurgés peuvent décider de détruire tout, ou presque, de ce qui relève de la présence matérielle ou sociale du vieux monde, une centrale nucléaire (comparable à une marmite bouillante qui nécessiterait ses spécialistes de la surchauffe) échappe quelque peu à cette saine logique destructrice. C'est un des nombreux problèmes pratiques posés par l'atome, et qu'on ne peut plus continuer d'éluder au seul prétexte qu'« *on verra bien demain après le grand soir* » : quel sens y aurait-il de vivre enfin libres dans une vaste poubelle industrielle, ou de risquer notre sort sur un coup de dés ?

Bien entendu, malgré ce qu'assène une certaine littérature à ce point férue de contre-information scientifique qu'elle reprend volontiers à son compte la propagande de l'ennemi, cela ne veut pas non plus dire qu'il faille sacrifier toute possibilité de révolution sur l'autel de la toute-puissance technologique. Cela signifie seulement d'une part qu'on ne peut pas minorer ou éluder la question nucléaire au prétexte qu'elle n'intéresserait pas (ou plus) « les masses », et d'autre part, qu'il s'agit surtout de la prendre à-bras-le-corps, ici et maintenant. Avec ou sans Fukushima, et sans pour autant verser dans un démocratisme radical unitaire de bon aloi, faussement justifié par le caractère monstrueux de la chose nucléaire.

Pour nous, ce n'est certainement pas faute d'union entre ses différentes composantes que la plupart des luttes antinucléaires du passé ont été liquidées. Sur ce point, certains prétendent opposer Plogoff et Malville, une comparaison pourtant bien stérile si on n'interroge pas le concept même de « victoire » en la matière. Après 1981, le pouvoir a certes abandonné le projet de construction de la centrale de Plogoff (qu'il pouvait aussi lâcher car elle est située en périphérie du réseau, contrairement à Chooz ou Golfech), mais la population locale n'a pas continué à lutter contre l'atome, alors qu'à deux pas de chez elle se trouvaient également une base de sous-marins nucléaires ou la centrale de Brennilis. Qu'est-ce alors que cette « victoire », quand, juste après, le « ni ici ni ailleurs » répété en chœur perd toute sa consistance ? Et n'existe-t-il pas à l'inverse des « défaites » qui n'en sont pas tant – qu'on pense à l'Espagne de 1936-37 ou à l'assaut du ciel italien de la fin des années 70 –, parce que leur possible reste toujours ouvert ? Pour nous, c'est justement parce que le mouvement antinucléaire n'a que trop rarement voulu briser ce front commun, parce qu'il a refusé de rompre avec les opportunistes qui varient au gré des vents de la *politique*, qu'il a logiquement fini par être isolé puis s'épuiser après l'arrivée de la gôche au pouvoir. Lorsque bien des personnes ont tourné casaque, il n'est plus resté grand chose de cette longue expérience, notamment une perspective autonome claire qui aurait pu se transmettre malgré la pacification qui a suivi. Bien entendu, toutes les luttes de ces années-là ne peuvent pas être mises sur le même plan, et elles ont pu connaître des intensités différentes selon les moments. Il existe même des exceptions notables comme Golfech, ainsi que des poignées d'individus qui ont tenté de porter une approche sensible-

ment différente : « Au-delà de la lutte contre Golfech, il y avait des personnes indépendantes qui faisaient depuis toujours un peu partout des sabotages contre le nucléaire. Après Malville [31 juillet 1977], il y a eu une croissance exponentielle de ce type d'actions, comme brûler les voitures d'EDF, briser les vitres de leurs agences... et puis les gens ont commencé, à un certain point, à faire sauter à l'explosif les pylônes électriques, les locaux d'EDF, à frapper donc surtout EDF, mais aussi les petites entreprises qui travaillaient pour le nucléaire. Tout ceci est la conséquence de la manifestation de Malville, de la réflexion après Malville. Il en a découlé une sensibilité antinucléaire qui a commencé à se demander : pourquoi ne pas utiliser d'autres moyens pour attaquer le nucléaire ? »

Une canaille à Golfech ²

Il y a quelques années, d'autres antinucléaires aguerris notaient déjà qu'« à de rares exceptions près, les oppositions locales n'eurent pas recours à la violence nécessaire – pourtant légitime défense contre la volonté étatique de nucléariser le territoire français pour faire pièce à la politique du fait accompli. Les nombreuses luttes antinucléaires ne surent pas davantage se doter de moyens politiques autonomes à même de prolonger leur activité, ni critiquer plus largement une société capable de produire une bureaucratie nucléaire. Se contentant d'une joyeuse indétermination politique, elles laissèrent le champ libre aux spécialistes de la représentation, élus locaux « antinucléaires » par opportunisme et autres illuminés de la non-violence. En fait, tous ces mouvements reculèrent devant la remise en cause effective de l'Etat. » ³

Fortes de ces différents bilans, les activités qui s'inscrivent dans une perspective radicale (en partie reprises dans ce livre), ont tenté de se développer vers une autonomie des

luttés. Cependant, à en juger le récent *Appel* au campement antinucléaire de Valognes prévu fin novembre 2011, les vieux réflexes opportunistes semblent à nouveau de mise. Selon ces acrobates de la tactique, « *les différentes tendances* » (partis, syndicats et associations citoyennistes compris) devraient se réunir sur une base pratique, au nom d'une cause enfin nettoyée de tout « *mécanisme de division* ». Plutôt que de porter des attaques permanentes et diffuses un peu partout contre les intérêts du nucléaire, il faudrait à l'inverse se concentrer en un même territoire au coup par coup. Le meilleur pourrait alors « *coexister* » avec le pire, irradié de joie et de bonne humeur : les urnes avec le sabotage, les pétitions avec les incendies, la non-violence avec la guérilla champêtre, les dorures des antichambres du pouvoir avec la boue des piquets de tentes... Et tant qu'on y est, pourquoi ne pas faire la promotion directe du NPA, d'Europe Ecologie ou du réseau Sortir du nucléaire sur son propre site ! Cet *Appel* relève certainement de la farce médiatique, à moins qu'il ne s'agisse du seul terrain où tous peuvent réellement cohabiter, celui des petits jeux politiques. En tout cas, un tel texte est bien loin d'une offensive contre le nucléaire *et son monde*...

Ce recueil, préparé depuis un moment, ne prétend pas offrir un ensemble unifié d'idées, mais refléter plusieurs réalités de lutte. Malgré des désaccords que d'aucuns ne manqueront pas de noter au passage, les contextes dans lesquels ces luttes s'inscrivent et les différents parcours des auteurs permettent d'esquisser une conflictualité riche en possibilités. Tous tentent ainsi à leur manière d'élaborer une projectualité débarrassée de toute médiation institutionnelle et de s'inscrire dans une perspective anti-autoritaire,

vers un monde où la liberté ne serait pas qu'un aménagement agréable de la survie – les deux pieds irradiés dans la merde. Une perspective qui est aussi de ne pas s'en prendre uniquement au nucléaire, mais de le relier à ce qui lui permet d'exister, la domination capitaliste comme la domestication étatique.

Bref, si les quelques réflexions et expériences réunies ici ouvrent des pans de la critique et forment des hypothèses à approfondir ou des pistes à creuser, elles constituent surtout une invitation à affronter tout ce qui nous détruit, ici et maintenant. Pour que le paradis qui a engendré Fukushima soit enfin bouleversé de fond en comble.

Des électrons fous,
25 octobre 2011

(1) L'Autorité de sûreté nucléaire (ASN) a été priée par le gouvernement de faire un audit sur les centrales françaises à partir des données fournies par EDF. Le 16 septembre 2011, les résultats sont publiés. Les centrales françaises ont une « *marge satisfaisante* » pour les mettre à l'abri d'un accident de l'ampleur de Fukushima.

EDF propose tout de même de mettre en œuvre des « *parades supplémentaires* » : l'installation de pompes autonomes pour préserver une source de refroidissement, d'un groupe électrogène « d'ultime secours » sur chaque site et la constitution d'une Force d'action rapide nucléaire (Farn), capable d'intervenir n'importe où dans les vingt-quatre heures.

(2) *La Canaglia a Golfech. Storia di una lotta antinucleare*, Italie, mars 2011, p.21

(3) Association contre le nucléaire et son monde, *Histoire lacunaire de l'opposition à l'énergie nucléaire en France*, Paris, Editions La Lenteur, 2007, pp.14-15

TABLE DES MATIÈRES

<i>Retours d'expériences</i>	5
<i>I. Le monde selon Fukushima</i>	
La routine du désastre	22
Florence. Il n'y a pas de catastrophes naturelles	26
Lille. Le nucléaire ne fait pas débat, le nucléaire tue	28
Lille. Un compte-rendu de la manif contre Areva	30
Rennes. Il est trop tard pour être calme	32
Caen. All nucleocrats are bastards	37
Caen. Arrêtons l'industrie du nucléaire...	40
Paris. La France n'est pas inquiète	41
Paris. Nucléaire et servitude	46
Bruxelles. Pas de recyclage pour le capitalisme	52
Belgique. Cadeaux pour nos amis du nucléaire	58
Suisse. Désir et besoin d'insurrection	61
<i>II. L'ordinaire fuit de partout</i>	
Fleurus (Belgique). La vie continue !	69
Fleurus. La grande séance de désinformation	72
Tricastin. Historique des incidents (été 2008)	79
Tricastin. Mort aux gestionnaires	81
Tricastin. Le nucléaire, c'est capital	82
Tricastin. Mascarade pour un die-in	87
<i>III. Le nucléaire au coin de la rue</i>	
Paris. Du bâton pour les guignols	91
Lille. Sortie immédiate du nucléaire	94

Lille. Société nucléaire, société couchée par terre	98
Marseille. Un Iter aujourd'hui, militaire toujours	102
Institut de Rationalisation du Saccage Nucléaire	105
Rennes. « Les bureaux d'Areva vandalisés »	109
<i>IV. Une lutte contre les THT dans l'Ouest</i>	
Faudrait se contenter de compter les morts	120
Prenons nos luttes en main	123
Une présentation du CRAN	126
Nucléaire sous haute tension	127
Mobilisation contre l'EPR et les THT	128
Contre les THT, pas de liste à Chèvreville	136
Un seul principe de précaution...	138
Il est temps d'y aller	143
<i>V. A l'école de la catastrophe</i>	
L'Ethos biélorusse	149
Paris. Retour d'expérience	166
Simuler pour mieux contrôler	171
Lille. A bas l'atome citoyen !	179
Alès. A vos risques et périls	181
<i>VI. Démanteler et mieux relancer</i>	
Le monde selon Chooz	193
Démantèlement des centrales	195
Des tonnes de déchets radioactifs dans la Meuse	201
Italie. Reparlons-en	204
La java atomique	212
<i>Sources & bibliographie</i>	228